



CERISY

LA MÉSOLOGIE, UN AUTRE PARADIGME POUR L'ANTHROPOCÈNE?

Autour et en présence d'Augustin Berque

Sous la direction de
MARIE AUGENDRE
JEAN-PIERRE LLORED
YANN NUSSAUME



hermann

Depuis 1876

IV

La « gestion créative » comme mésologie du paysage

CATHERINE SZANTO

I. LE « NOUVEAU JARDINAGE »

Lorsque, il y a quelques années, je décidai d'aménager un jardin en pots dans ma petite cour bétonnée, je me rendis, pour commencer, dans la jardinerie la plus proche. Je fus surprise et choquée de ce que j'y trouvais : j'avais cru me lancer dans une œuvre de vie : la jardinerie me démontrait qu'il s'agissait d'une œuvre de mort. Les étagères étaient recouvertes de produits pour tuer, tuer des plantes, des insectes, des mammifères, tuer tout ce qui vit mais dont la vie dérange le jardinier-démiurge...

Si cette jardinerie reflète la forme la plus répandue du jardinage, il en existe heureusement d'autres plus respectueuses de la vie, autant dans des jardins privés que dans les espaces publics. Ce que j'avais appelé en 2007, le « nouveau jardinage », est de plus en plus présent autour de nous. L'idée a été médiatisée en France par le « jardin en mouvement » de Gilles Clément (1991)¹. Une telle approche du travail spatial avec les plantes est pratiquée par un certain nombre de paysagistes auprès de clients privés et de collectivités publiques intéressées².

1. C'est ainsi que Gilles Clément a nommé l'expérience qu'il mène dans son jardin personnel depuis 1977, qu'il décrit dans son livre du même titre publié en 1991. Il est l'inventeur d'autres expressions bien trouvées, comme le « jardin planétaire » ou le « tiers-paysage ». Ses travaux ont été le sujet d'un colloque à Cerisy en 2016.

2. Ce mouvement devrait aussi se développer suite à l'interdiction en France de la vente des pesticides chimiques aux particuliers à partir du 1^{er} janvier 2019.



1. Exemple de « nouveau jardinage » : le jardin des Grands Moulins à Paris³, mai 2017 ; en bas à droite, gestion « zéro pesticide » à Paris, août 2016 (photos : Catherine Szanto).

La liberté laissée aux plantes apparaît aussi dans les argumentaires faisant appel à l'éthique politiquement correcte de la défense de la biodiversité : les herbes folles qui poussent dans les interstices entre pavés et béton dans de nombreuses villes ne sont pas dues à un mauvais entretien mais à une gestion « zéro pesticide ». Cependant, pour les concepteurs paysagistes, il ne s'agit pas d'une simple solution de technique écologique, mais d'une vision élargie de la relation entre hommes et plantes. Gilles Clément présente ainsi son concept de « jardin en mouvement » :

Dans ce genre d'espace les énergies en présence – croissances, luttes, déplacements, échanges – ne rencontrent pas les obstacles ordinairement dressés pour contraindre la nature à la géométrie, à la propreté ou à tout autre principe culturel privilégiant l'aspect. Elles rencontrent le jardinier qui tente de les infléchir pour les tourner à son meilleur usage sans en altérer la richesse. [...] [L]a tâche du jardinier revient à interpréter ces interactions [...], l'objectif étant de :

3. Conception : agence Ah-Ah Paysagistes, réalisé en 2009.

– maintenir et accroître la diversité biologique, source d'étonnement, garantie du futur. Pour cela il faut :

- maintenir et accroître la qualité biologique des substrats : eau, terre, air ;
- intervenir avec la plus grande économie de moyens [...].

Ces principes bouleversent la conception formelle du jardin qui, ici, se trouve entièrement remise entre les mains du jardinier. Le dessin du jardin, changeant au fil du temps, dépend de celui qui entretient, il ne résulte pas d'une conception d'atelier sur les tables à dessin⁴.

Dans ce texte-manifeste, Clément se bat contre toute mise en forme préalable qui serait figée dans le temps : c'est ce qu'il reproche à la « conception d'atelier sur les tables à dessin ». Une telle critique n'est pas nouvelle : elle fait écho au reproche qu'au XVIII^e siècle le marquis de Girardin faisait à Le Nôtre « de massacrer la Nature en assujettissant tout au compas de l'Architecte » (Girardin, 1777, p. ix). Par-delà les siècles, ces deux auteurs-jardiniers plaident pour des jardins inspirés de la nature. Bien que leur idée de ce qu'est cette nature soit différente – une nature représentée par les peintres et les poètes pour Girardin, une nature riche de sa biodiversité pour Clément – tous deux font appel à un sentiment d'émerveillement devant le monde tel qu'il est. Ce n'est d'ailleurs pas tant la géométrie, elle-même issue d'un étonnement, qui met à mal cet émerveillement, que la manière dont elle est mise en œuvre dans un jardin par ceux qui le créent puis ceux qui l'entretiennent. Ce qui nous intéresse ici est une mise en œuvre qui accueille tous les émerveillements et qui ouvre ainsi sur la possibilité d'un dialogue toujours renouvelé entre le jardinier et le monde qu'il jardine⁵.

II. LES DEUX MOMENTS D'UN DIALOGUE JARDINIER

Le jardinage – comme dialogue – commence souvent par une première mise en forme, par le dessin d'un premier squelette spatial plus ou moins stable (topographie et hydraulique, tracé des allées, plantation des arbres qui structurent l'espace, etc.). Dans le cadre de commandes publiques, Clément lui-même doit passer par la table

4. <www.gillesclément.com/cat-mouvement-tit-Le-Jardin-en-Mouvement> (consulté le 4 août 2017).

5. Penser la mise en œuvre dans sa dimension d'acte d'interprétation du monde ouvre d'autres perspectives encore plus vastes.

à dessin. Mais ce premier dessin doit se présenter comme une invitation à être continué, à n'être qu'un premier moment du dialogue jardinier ; car il s'agit ensuite d'accompagner le jardin dans son développement. Ce deuxième moment, appelé « entretien », « maintenance » ou « gestion », fait appel à une autre modalité créative rarement reconnue.

1. Le moment de la création

Le premier moment, celui de la création, est une interprétation de ce que l'on pourrait appeler les « capacités » du site – pour reprendre le terme qui donna son surnom au paysagiste anglais Lancelot « *Capability* » Brown. Ce dernier a cependant été accusé, non sans raison, de transformer tous les sites sur lesquels il travaillait en parcs « browniens » : il cherchait comment les conditions géomorphologiques – les « capacités » – du site sur lequel il était appelé à travailler lui permettraient de le transformer en une version spatialement toujours différente d'une sorte de jardin idéal dont l'idée, grâce entre autres à ses réalisations, s'était répandue auprès d'une grande partie de la haute société britannique. Le Nôtre aussi (contrairement à la critique de Girardin et qui reste l'idée communément admise) avait su s'adapter avec génie aux « capacités » de chaque site, pour créer des jardins dont aucun ne ressemble aux autres. Dézallier d'Argenville, dont le traité paru en 1709 démocratise le style des jardins princiers, ne dit pas autre chose : il consacre tout un chapitre à « la situation du terrain, & [au] choix qu'on en doit faire » (Dézallier d'Argenville, 1709, chap. II).

Aujourd'hui, le paysage est considéré comme un palimpseste de traces laissées par les activités humaines qui s'y sont succédé. L'interprétation des « capacités » d'un site consiste à mettre en valeur cette mémoire accumulée dans les formes mêmes du territoire pour continuer un dialogue pensé dans une dimension à la fois géomorphologique *et* historique. Elle est le principe fondateur de projets de réhabilitation de friches industrielles, comme par exemple le parc de Duisburg nord dans la Ruhr, où des jardins différents sont tissés autour des structures conservées d'une usine abandonnée, ou encore la renaturation de la rivière Aire à Genève, qui conserve le tracé de la rivière canalisée pour la transformer en promenade⁶.

6. Parc de Duisburg nord, conçu par Peter Latz (agence Latz et associés), réalisé en 1990-2002 ; renaturation de l'Aire, conçu par Georges Descombes (agence Descombes-Rampani), réalisation en cours depuis 2002.



2. Réhabilitation de friches industrielles. En haut : parc de Duisburg nord, juin 2008 ; en bas : renaturation de l'Aire, juin 2016 (photos : Catherine Szanto).

2. Les nouvelles formes de gestion

La vraie originalité du « nouveau jardinage » apparaît dans son attitude envers la « gestion ». Ce mot, associé à la routine, semble au premier abord peu porteur d'imaginaire. Pourtant, alors que la gestion habituellement pratiquée consiste surtout à maintenir la végétation dans l'état ou l'aspect qui lui a été assigné dès la phase de création, la nouvelle forme de gestion se propose d'accompagner les plantations en leur laissant une certaine liberté d'évolution pour, comme le dit Clément, créer un jardin dont le « dessin [...], changeant au fil du temps, dépend de celui qui entretient ».

2.1 La gestion écologique

L'argument le plus fréquent (et le mieux entendu) en faveur d'une gestion libre est la promotion de la biodiversité végétale et animale : il est présent chez Clément, dans les projets de réhabilitation des friches ou dans l'argumentaire public de la gestion « zéro pesticide ».

Mais l'interprétation écologique est souvent le reflet d'une vision dualiste séparant la nature (bonne) et les hommes (mauvais). On trouve de plus en plus, dans des parcs ou jardins publics (comme par exemple



3. La Ferté-sous-Jouarre : parking paysager à gauche, renaturalisation de berge à droite, 2007 (photo : Catherine Szanto).

au jardin de Reuilly à Paris), des enclos de nature dédiés à la biodiversité, comme l'expliquent les panneaux didactiques posés sur les grilles qui les entourent pour en interdire l'accès. À La Ferté-sous-Jouarre, un projet de renaturation des berges de la Marne, dûment entouré d'une clôture en matériau naturel (du bois), jouxte un « parking paysagé » engazonné et planté de rosiers horticoles traités aux pesticides. L'étanchéité conceptuelle entre deux pensées de l'aménagement pourtant appliquées sur la contiguïté d'un même territoire peut mener à de telles juxtapositions absurdes, sans que cela semble poser le moindre problème de dissonance cognitive et esthétique aux aménageurs ou aux visiteurs...

2.2 La gestion « créative »

Ce qui, me semble-t-il, permettrait justement de faire ce lien, tout autant physiquement que symboliquement, est la question de la qualité spatiale des aménagements, et donc de la qualité de l'expérience esthétique⁷ que ces espaces proposent. Cette question est pourtant étonnamment absente dans les arguments avancés en faveur des modes de gestion dynamiques. C'est pourtant une demande d'espaces de qualité qui est en jeu derrière les commandes publiques de parcs et de jardins et les travaux que réalisent les propriétaires privés ; c'est à travers la qualité des espaces qu'ils imaginent que les concepteurs-jardiniers rendent perceptible leur vision du dialogue homme-plantes.

7. Expression utilisée dans son sens d'*aisthesis*.



4. Laboratoire de Paysage, Alnarp. Exemple de taille des arbres pour mettre en scène l'arrivée dans une clairière, juin 2013 (photos : Catherine Szanto).

Le concept de « gestion créative » développé par Gustavsson (2004, 2007) propose justement d'intégrer les différentes approches qui peuvent moduler ce dialogue homme/plantes, selon les enjeux des plantations (production, écologie, loisirs) et les intentions du jardinier concepteur-gestionnaire. Depuis une trentaine d'années, il expérimente différentes modalités de gestion pensées comme projet spatial dans le Laboratoire de paysage, une forêt expérimentale qu'il a plantée sur le campus d'Alnarp de l'Université d'agronomie suédoise. La richesse spatiale que peut présenter une plantation *a priori* simple – plantation forestière traditionnelle en rangées sur un terrain plat – grâce à des choix d'espèces et de mélanges d'espèces, à différentes méthodes de plantation, à différents modes de gestion, et grâce à des expérimentations spatiales sur le tracé et les abords des chemins, la gestion des lisières ou la création de clairières sculptées dans la matière forestière, étonne et émerveille les visiteurs (Dietrich et Szanto, 2016; Szanto, 2017).

L'originalité de l'idée – de même que pour Clément – n'est pas tant dans la méthode que dans la pensée qui la guide. Il s'agit d'utiliser les techniques traditionnelles du jardinier et du forestier – d'où l'importance de la bonne connaissance de la variété des formes traditionnelles

des plantes cultivées, reflet de la diversité de leurs usages – mais dans un *dialogue dynamique* dont la finalité est aussi spatiale (car esthétique). Les plantes et les hommes sont ici, ensemble, les acteurs dynamiques de ces jardins, qui restent donc, comme tout être vivant libre, en mouvement⁸.

III. RENOUER LE DIALOGUE PAR-DELÀ LE TEMPS...

La difficulté de la mise en œuvre d'une telle approche est qu'elle requiert du jardinier-créateur-gestionnaire une attitude d'engagement intense et toujours renouvelée. Il doit toujours être prêt à se laisser surprendre, à voir ses idées remises en question, à imaginer de nouvelles solutions. Il doit accepter qu'aucun de ses gestes ne soit définitif, qu'il n'est qu'un des chaînons d'un ensemble d'événements qui s'inscrit dans une dynamique et des temporalités qui ne sont pas seulement les siennes, mais aussi celles des plantes et du milieu avec lequel il travaille.

Chaque plante (herbacées, arbustes, arbres), chaque structure végétale, a sa propre (ses propres) temporalité(s), et les interventions du jardinier, outre leurs effets immédiats, préparent aussi l'évolution à plus long terme. Chaque mouvement végétal (apparition de plantes nouvelles, déplacement des espèces déjà présentes), chaque événement (chute inattendue d'un arbre ou éclaircissage programmé), offrent de nouvelles possibilités spatiales (de nouvelles « idées »...) et aux plantes, et au jardinier, selon les « capacités » physiologiques des unes et l'imagination et les connaissances de l'autre.

La taille des arbres s'inscrit dans le très long terme, à l'échelle du temps social. Elle nécessite un savoir tacite partagé. Les jardins « à la française », avec les arbres taillés au cordeau, n'auraient peut-être pas pu exister sans le savoir-faire implicite d'une certaine pratique agricole de la taille. Les tailles traditionnelles comme, en France, les tilleuls en tête de chat ou les platanes en plateau d'ombrage, ou, au Japon, les cyprès taillés en *dai sugi*, sont les traces vivantes d'un ancien savoir-faire agricole que l'on ne retrouve plus que dans des contextes à fonction esthétique, une sorte de palimpseste de savoir-faire anciens conservés par des gestes vivants. La beauté du pin de trois cents ans du temple

8. Pour certains jardiniers japonais, le « jardin en mouvement » n'est qu'une autre manière de poser les principes qui fondent l'art des jardins traditionnel du Japon (conversation privée).



5. Le pin (*Pinus pentaphylla*) du temple de Manshu-in, Kyôto, âgé d'environ 350-400 ans, août 2015 ; en bas à droite, taille de cyprès (*Cryptomeria japonica*) taillé en *dai sugi*, jardin du temple Zuihô-in, Kyôto, mars 2015 (photos : Catherine Szanto).

de Manshu-in à Kyôto vient de ce que sa forme – sa longue branche horizontale, la plus ancienne car issue de la base du tronc, conduite horizontalement pendant plusieurs siècles et se redressant lentement pour former comme un jeune jumeau du tronc d'origine – est le résultat du dialogue ininterrompu de plusieurs centaines d'années entre l'arbre et les jardiniers qui se sont succédé auprès de lui, mais aussi, à travers l'arbre, entre les jardiniers, par-delà les générations. Les gestes de ces jardiniers s'inscrivent dans une temporalité qui les dépasse, et qui les rend solidaires et des plantes et des hommes.

La « gestion créative », en se réappropriant de façon originale des manières de faire traditionnelles, en s'ouvrant à l'émerveillement de tout ce qui est « en mouvement », en proposant un dialogue entre hommes et plantes, et par plantes interposées, entre hommes et hommes, peut être un modèle possible pour ce nouveau paradigme que propose la perspective de la mésologie (Berque, 2014). Une mésologie qui se développerait sur plusieurs plans : celle de l'action – par la pratique jardinière décrite plus haut, qui combine complexité naturelle et volonté interprétative de l'homme ; celle de la réception – car ces espaces, en nous

offrant la possibilité d'expériences sensorielles riches et subtiles, nous invitent à développer une conscience plus fine et plus attentive du monde naturel que nous partageons avec tous les êtres vivants ; celle enfin du dialogue comme *attitude*, comme *manière d'être*, dans notre poursuite de la « mise en forme du monde » (Berque, 2004).

Bibliographie

- BERQUE Augustin, « La trajection paysagère », *Hypergéô*, 2004, <www.hypergeo.eu/spip.php?article123> (consulté le 7 août 2017).
- *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Nanterre-La Défense, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014, 78 p.
- CLÉMENT Gilles, *Le jardin en mouvement, de la Vallée au parc André-Citroën*, Paris, Sens et Tonka, 1991, 307 p.
- DÉZALLIER D'ARGENVILLE Antoine-Joseph, *La théorie et la pratique du jardinage*, Paris, 1709, 208 p.
- DIETRICH Lisa et SZANTO Catherine (dir.), Dossier « Landscape Laboratories », *'Scape Magazine*, n° 15, septembre 2016, p. 70-137.
- GIRARDIN René Louis, Marquis de, *De la composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature*, Genève, P. M. Delaguette Imprimeur, 1777, 160 p.
- GUSTAVSSON Roland, « Exploring woodland design : designing with complexity and dynamics – woodland types, their dynamic architecture and establishment », in N. Dunnnett et J. Hitchmough (dir.), *The dynamic landscape : design, ecology, and management of naturalistic urban planning*, Londres, Spon Press, 2004, p. 246-293.
- « The Touch of the world : Dynamic vegetation studies and embodied knowledge », *JoLA – Journal of Landscape Architecture*, vol. 7, 2009, p. 42-55.
- SZANTO Catherine, « Le Laboratoire de Paysage d'Alnarp en Suède : une expérience de "gestion créative" », *Projets de Paysage*, n° 16, 2011, <www.projetsdepaysage.fr/fr/le_laboratoire_de_paysage_d_alnarp_en_su_de_une_exp_rience_de_gestion_cr_ative_> (consulté le 7 août 2017).